

Terrains sensibles

Éliane de Latour

Avec Christian Geffray, nous n'avons jamais discuté de « terrains à risque », ni d'« objets sensibles ». Probablement parce que nous étions tous les deux de ce côté-là ; il y avait une sorte d'évidence à être là. Je relie bien entendu le travail que j'ai fait à Christian Geffray, sans pour autant nourrir la réflexion théorique qu'il a eu à ce sujet. À vrai dire, je n'ai jamais pensé ces terrains en termes de « risques » ou de « sensibles ». Je me suis retrouvée dans des prisons ou dans des ghettos comme j'aurai pu être au couvent du St Suaire de Ploucharnel. Avant tout, j'étais intéressée par l'enfermement.

Depuis un peu plus d'une dizaine d'années, je me suis penchée sur les frontières de la relégation sociale. Dans toutes les sociétés, des groupes se trouvent repoussés derrière des frontières mentales ou réelles qui les jettent hors des mondes auxquels ils appartenaient : détenus de la Santé hors-la-loi, personnes âgées dans le midi de la France hors du corps productif, femmes de harem au Niger hors du sexe dominant, *ghettomen* ivoiriens hors norme. Je ne me suis guère penchée sur l'histoire, sur les conditions du rejet ou du repli derrière ces frontières. Ma question a plutôt été : comment un individu résiste dans une situation de contrainte ? Quel monde recompose-t-il une fois relégué derrière une frontière ? En cheminant d'objet en objet, apparemment sans rapport, j'ai trouvé un certain nombre de constantes.

La mise hors frontière n'est jamais totale. Le temps du monde extérieur pénètre ces zones de relégation avec ses propres séquences, ses acteurs délégués par la société dominante. Dans une prison, il y a des infirmières, des surveillants, des animateurs sociaux qui impriment leurs rythmes. À côté des personnes âgées se trouve un personnel spécialisé payé par la collectivité qui s'est déléguée d'une charge. Les *ghettomen* ont affaire à un temps institutionnel qui fait irruption avec des ONG, la police, la famille, les voisins... qui les rattrapent et avec lesquels ils doivent composer. De la même façon dans les harems, le mari doit trouver des gens qui vont s'occuper de ses femmes et se substituer à elles pour le travail qu'elles accomplissent lorsqu'elles sont libres.

Ce temps organisé laisse place à un temps intérieur marqué par la vacance. La prison ordonnance la vie des détenus tout en les laissant désœuvrés durant de longues périodes. Dans les ghettos ivoiriens, la

vacuité est première. De même pour un harem ou un asile de personnes âgées. Le corps contraint laisse les imaginaires et les mythologies se développer par la projection de soi à l'extérieur. Le *hors* amène le rêve, la ritualisation de la vie, les actes dérisoires qui permettent de garder un lien socialement inscrit avec le monde qui exclut. Des échafaudages intimes font passer la frontière par des projections de soi ou par des objets transitionnels qui représentent à l'extérieur. Les femmes de harem, par exemple, ont une économie propre très largement dévolue à la participation aux mariages et aux baptêmes. Elles donnent des objets qui les figurent lors de ces cérémonies. En retour elles ont des visites, des cadeaux à l'occasion de leurs propres fêtes familiales. Ces objets-là les font exister socialement dans les grands moments de la vie qu'elles « partagent » ainsi avec ceux qui les entourent *extra-muros*. De la même manière, les détenus envoient des lettres, des messages téléphoniques, des petits découpages, autant de signes qui vont revenir sous forme de correspondances, de photos, de linge propre. Le lien avec l'extérieur est protégé. Les *ghettomen* lovés dans les creux des villes, inventent des métaphores sociales qui font d'eux des héros post-modernes en tête de la marche du monde. Ces espaces « *hors norme* » ne se réduisent pas au délaissement. Ce sont des espaces de recomposition sociale. Il faut pouvoir parler à la première personne, maintenir une vision du monde à soi, retrouver un rapport avec le système qui encadre l'isolation.

À l'échappée correspond le refuge. La construction de soi derrière ces « murs » passe aussi par le repli sur soi. Personnes âgées ou détenus reconstituent des espaces plus petits que ceux auxquels ils ont droit. Ce sont des lieux d'intimité, de protection qui permettent de sortir des nivellements identitaires. Les détenus sont réduits à des noms de famille et des numéros d'écrou : ils doivent façonner leur prénom. Les personnes âgées dans un asile sont des groupes, des groupes de personnes âgées reliées uniquement par l'âge et la dépendance. Elles survivent en amenant dans ces lieux d'arasement du temps personnel, leurs souvenirs, une photo, un napperon, une porcelaine... dont les polarités construisent le sanctuaire d'une histoire différente des autres pensionnaires. De même, les femmes de harem, qui se tiennent tous les jours dans la cour commune à la même place, décoorent aussi leurs propres chambres de manière personnelle. Cela les distingue. Ce lieu leur appartient, nul ne peut le franchir sans une demande. La chambre est comme une peau : elle protège le corps, ne se laisse traverser que par les intimes et, par ses ornements, dit aux autres qui je suis.

Travailler dans ces lieux veut dire sortir de la sociologie durkheimienne en allant au-delà des faits pour prendre en considération leurs récits, leur

ambivalence inhérente, leur contexte. La construction de soi s'opère en même temps que sa destruction. Il n'y pas d'opération salvatrice, mais des petites conquêtes de liberté qui passent par des objets transitionnels, comme par des projections fantasmatiques de soi, dont le pendant est la non-présence au monde ; elle peut aller jusqu'à la mort parce que l'accompagnement de la vie hors de soi est limité par des murs qui ne se laissent pas toujours traverser.

Christian Geffray a eu la subtilité de mettre en lumière un questionnement fécond autour de la question des terrains dits « sensibles », il regrettait qu'ils ne soient pas plus investis par l'anthropologie et par les sciences humaines en général. Cela laisse un champ important du social sous-analysé, largement en friche. Les groupes situés dans le hors institution légale, le hors règle, le hors norme, se construisent avec et sans la société qui les marginalise. Ils inventent de nouvelles formes de sociabilité qui peuvent devenir des objets d'étude riches en perspectives. Ces espaces sociaux liminaux réclament une enquête particulière, posent des problèmes déontologiques. L'engagement de l'ethnologue s'en trouve modifié, en tension entre la quête de « vérité » qui peut devenir dénonciation et l'autocensure.

Christian Geffray avait un évident courage en entreprenant des terrains comme la guerre au Mozambique, les narcotrafiants, les chercheurs d'or en Amazonie ; il allait se plonger sur le génocide rwandais. Il ne se voyait pas pour autant en Corto Maltese, son but était de trouver ce qui fonde l'universalité de l'humain en allant le chercher là où la société semble ne plus agir comme système d'ordre et de combinaisons associatives.

Comme Corto devant la mort de Tarao, nous sommes « assis seul dans le jardin, les yeux éteints, face à la grande mer qui fut sienne ».